

L'école à la chaîne, Marc- André Sabourin, [L'actualité](#), 11 mai 2017

Peut-on enseigner comme on prépare des Big Mac? C'est la voie choisie par Bridge International Academies, une entreprise américaine qui veut s'enrichir en éduquant les plus pauvres de la planète.

Bridge International Academies n'est pas une œuvre de charité. C'est une jeune pousse américaine, qui depuis 2009 tente de révolutionner l'éducation primaire dans les pays en développement tout en engrangeant des profits. Elle a déjà ouvert plus de 500 écoles privées au Kenya, en Ouganda, au Nigeria et en Inde, et le Liberia envisage de lui confier une partie de son système d'enseignement primaire. Plus de 100 000 élèves fréquentent ses classes, et ce n'est qu'un début. D'ici 2027, BIA compte en accueillir des millions [...] L'entreprise dispose d'une cagnotte de plus de 100 millions de dollars provenant d'investisseurs aux poches profondes, dont Mark Zuckerberg, Bill Gates et Pearson, une multinationale de l'éducation établie en Angleterre.

La chaîne est cependant loin de faire l'unanimité dans le monde de l'éducation. Nombre de syndicats et d'ONG critiquent l'entreprise qui, pour offrir des cours de qualité aux plus pauvres de la planète tout en demeurant rentable, bouleverse l'ensemble des facettes de l'enseignement.

Dans le gris du bidonville de Mukuru, la peinture vert fluo — signature de BIA — qui recouvre le toit et les murs de l'école détonne. Mais ce qui se passe à l'intérieur tranche encore plus avec l'ordinaire d'une classe de primaire. « Comment s'appelle le bébé d'un éléphant ? » demande Humphrey Omondi en anglais aux 15 garçons et filles de 2e année assis devant lui. D'une main, l'enseignant tient une liseuse électronique, où il lit sans digresser le scénario de la journée, téléchargé le matin même. De l'autre, il claque des doigts, donnant le signal aux élèves qui répondent en chœur : « Un éléphanteau ! »

Les leçons de Bridge, sensiblement les mêmes dans tous les pays où elle exerce ses activités, laissent peu de place à l'improvisation. Le cours d'anglais de Humphrey Omondi, comme tous ceux donnés aux 200 enfants de l'établissement, a été conçu par des experts de l'éducation à Boston, puis adapté à la réalité kényane à Nairobi. L'entreprise s'assure ainsi de maintenir une qualité uniforme dans ses écoles, de la même façon qu'un Big Mac goûte la même chose d'un McDonald's à l'autre. Ce modèle lui permet aussi, dans les pays où la législation l'autorise, d'économiser en embauchant une personne capable de lire et de faire un peu de discipline **plutôt qu'un enseignant qualifié**.

Pour réduire les coûts davantage encore, Bridge propose une étonnante combinaison de basse et de haute technologie. Les toits et les murs en tôle de ses établissements reposent sur une charpente en troncs d'arbre, du grillage à poule fait office de fenêtres, mais l'inscription, le paiement et la gestion du personnel s'effectuent à l'aide d'un téléphone intelligent. Les enfants — en moyenne 25 par classe — sont assis à de petits pupitres en bois usé et se partagent les manuels scolaires à deux, parfois à trois, mais les notes aux examens sont compilées électroniquement.

Officiellement, l'enseignement primaire est gratuit au Kenya, et l'État fournit tout : matériel scolaire, uniforme et repas. Or, sur le terrain, la réalité est bien différente. Notamment parce que le pays manque cruellement d'écoles. À Mathare, par exemple, un bidonville où s'entassent 500 000 Kényans, on ne compte que cinq écoles primaires publiques.